

Diagnostic : Québécois

Emmanuel Aquin

Volume 34, Number 5 (203), October 1992

Le Québec des écrivains

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31396ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Aquin, E. (1992). Diagnostic : Québécois. *Liberté*, 34(5), 14–16.

EMMANUEL AQUIN

DIAGNOSTIC: QUÉBÉCOIS

Quand une génération est mise au monde sur une planète dont la croûte terrestre ressemble plus à une cicatrice qu'à un jardin, l'on ne peut lui reprocher de ne pas assez se soucier de la politique. Après tout, qu'est-ce que l'indépendance lorsque le soleil menace de nous cuire sur place? Lorsque la pluie fera tomber nos cheveux? Lorsque nos poumons ne trouveront plus de quoi se nourrir?

Je n'en veux donc pas à mes frères et sœurs apolitiques; je les comprends, même. Personnellement, j'ai grandi dans une famille qui m'a appris à haïr le carré et à fuir le rouge. Je hurle quand je vois la reine à Ottawa, je me bouche les oreilles durant le «Ô Canada» avant une partie de hockey. L'indépendance est pour moi le salut éternel, la félicité, la seule solution possible dans un pays qui n'aurait jamais dû exister. J'ai une fleur de lys à la place du cœur et pourtant, des fois je me demande si je ne suis pas bêtement programmé, dressé, comme le chien de Pavlov, à aboyer devant la feuille d'érable. Devant mon maître.

Oui, je crois que les anglophones du Québec sont la minorité la mieux traitée et la plus plaintive du Canada; les francophones sont moins bien traités dans les autres provinces. J'ai également foi en notre économie, qui est selon moi assez forte pour survivre à l'épreuve. Je suis d'ailleurs prêt à faire les sacrifices qu'il faudra pour aider ma nouvelle patrie. J'ai donc tout du partisan indépendantiste. Tout, moins l'optimisme.

L'indépendance, c'était il y a vingt ans qu'il fallait la faire. Alors qu'une telle décision politique suivait un mouvement mondial. Alors que nous étions encore assez naïfs pour nous lancer tête baissée dans une entreprise dont nous ignorions presque tout des conséquences. Maintenant, on est trop renseigné, on est trop au courant de ce qui peut arriver, économiquement et socialement, on voit les restants de l'URSS pourrir dans leur coin à la télévision. On a trop analysé, trop réfléchi, trop douté. Le train nous a passé sous le nez.

Si nous avons rompu la laisse en 1970 et que nous avons passé les deux dernières décennies à nous constituer une société équilibrée, nous pourrions maintenant suivre la vague amorcée par l'Europe et nous allier avec notre ancien ennemi. Car le village global, qu'on le veuille ou non, est la voie du futur. La logique nous indique clairement que l'union fait la force.

Mais nous ne pouvons rester au sein d'une confédération qui a été créée dans des circonstances aussi boiteuses. Un remaniement constitutionnel ne peut suffire, puisque le problème dépasse de loin les traités politiques. Nous devons nous séparer, respirer l'air du dehors, goûter un peu à la liberté avant de pouvoir retourner vivre avec les Canadiens. En revenant ainsi, de notre plein gré, nous pourrions enfin nous sentir chez nous, et négocier une entente d'égal à égal avec Ottawa. Partir pour mieux revenir.

Quand je pense à Trudeau, Mulroney, Chrétien, Bourassa, j'ai le goût d'inviter Lee Harvey Oswald au parlement. Je hais ces hommes de tout mon être. Et ma haine est augmentée du fait que ces traîtres sont des enfants du Québec. Nous nous distinguons d'ailleurs en cela des autres nations: nous sommes à la fois victimes et oppresseurs. Nous nous transperçons le foie de la main droite, tandis que de la gauche nous pansons la blessure. Ambigu, le Québécois moyen? Non, carrément schizophrène.

Notre situation politique n'est pas enviable, et notre personnalité non plus. Avons-nous besoin d'être dressés dès le berceau? Le lavage de cerveau patriotique, si l'on regarde nos voisins du sud, semble efficace. Bien sûr, si j'étais né dans une famille fédéraliste, j'aurais la tête carrée. Mais au moins, je ne me poserais pas de questions. Je plains ceux qui ont eu à se faire leur propre opinion politique; le doute les hante, l'apathie les guette. Comment prendre des décisions quand le cerveau se met de la partie?

Et comment être satisfait quand on a un cerveau?